

LES FILMS DE MARS PRÉSENTENT

PRIX DU FESTIVAL LES ECRANS DOCUMENTAIRES 2004



UN MONDE MODERNE

UN FILM DE SABRINA MALEK ET ARNAUD SOULIER



SORTIE NATIONALE LE 7 SEPTEMBRE 2005

Réalisation **Sabrina Malek et Arnaud Soulier** Image **Arnaud Soulier** Prise de son **Sabrina Malek**
Montage **Emmanuelle Legendre** Illustrations sonores **César Hélium et Dimi Déro** Mixage **Jean-Marc Schick**
Étalonnage **Éric Salleron** Traduction **Uma Damodar Sridhar Niranjani Iyer Marthe Popovici**
Production **VLR Productions Jean Bigot et Les films de mars Sabrina Malek et Arnaud Soulier**

En partenariat avec le Centre de Culture Populaire de Saint-Nazaire
Une coproduction **Berbère Télévision et Cityzen Télévision**

Avec le soutien de la ville de Saint-Nazaire, du Centre national de la Cinématographie, et d'Arcadi

LA PRESSE

Manéci, le journal des écrans documentaires

11 décembre 2004

Un monde moderne

Depuis quelques années, le cinéma documentaire s'intéresse à nouveau au monde du travail. Mais le plus souvent, c'est pour constater « la fin » de la classe ouvrière, telle qu'elle s'était structurée durant l'ère industrielle fordiste ; alimentant ainsi indirectement un vague sentiment d'impuissance. En posant leur caméra aux abords des chantiers navals de Saint-Nazaire-Alstom, les réalisateurs d'Un monde moderne évitent cet écueil, car ici, la sous-traitance et l'in-térim y sont désormais les principaux modes de salariat. Le film ne s'attache donc pas à la disparition du prolétariat, mais à sa mutation à travers la mise en place d'une nouvelle organisation du travail.

Pour la construction du paquebot Queen Mary 2, Alstom a fait venir de nombreux travailleurs étrangers, embauchés par des sociétés-fantômes sous-traitantes, dans des conditions outrepassant souvent le cadre fragile de la légalité. Suivant ces ouvriers indiens ou roumains dans leur combat pour simplement faire respecter leurs droits (être payés pour leur travail!), Sabrina Malek et Arnaud Soulier montrent non seulement les processus d'exploitation du système économique contemporain, mais définissent simultanément, par leur mise en scène, une posture politique permettant d'en envisager la sortie.

Bien que le chantier soit filmé systématiquement de très loin, comme s'il fallait respecter une distance protectrice, il est présent paradoxalement durant tout le film, en arrière-plan de l'image ou dans la bande-son, particulièrement évocatrice; comme une réalité omniprésente dont on ne peut jamais entièrement sortir.

Et lorsqu'il apparaît plein-cadre, c'est toujours pour mieux distinguer les corps minuscules des ouvriers de cette masse inerte et froide qui les englobe, les sépare, les désolidarise. En filmant le chantier frontalement, à partir du quai, les réalisateurs se placent résolument du côté des travailleurs qui subissent cette nouvelle forme d'exploitation. Si le travelling inaugural annonce son caractère mortifère sur le mode de la métaphore (d'une forêt à l'entrée des chantiers, une voix off raconte l'histoire de cet ogre qui pour se nourrir a besoin d'avaler toujours plus d'êtres humains), quelques minutes plus tard, un plan fixe nous rappelle que nous sommes bien dans la « vraie vie » : en descendant des bus qui les ont conduits au travail, des colonnes de travailleurs s'engouffrent dans le corps de l'ogre-navire, froide mécanique renforcée par les teintes blafardes de la lumière du petit matin. Mais l'intérêt du film réside aussi et surtout dans la monstration d'une possible issue favorable à ces ouvriers floués. On voit ainsi quelques syndicalistes travaillant à leurs côtés, où loin de l'image d'Epinal, ils se trouvent assis derrière un bureau, épluchant le code du travail pour y chercher comment, malgré ses innombrables béances, ils pourraient attaquer Alstom, en vue de le faire reconnaître principal organisateur de cette zone de non-droit. Filmer aujourd'hui le travail, un travail en lutte, lutter en filmant le travail. Voici le très beau programme que nous propose le « monde moderne ».

Brieuc Mével

LA PRESSE

Culture Plus, France Culture, Arnaud Laporte

octobre 2004

Muel, Malek, Soulier & Derrida

Multipistes, le rendez-vous de la création contemporaine

Chaque année, à la même période, à l'époque de Multipistes, première génération, nous vous parlions du festival Résonances qui se déroule à Bobigny au Magic Cinéma et, cette année, pas d'exception à la règle. En effet, depuis hier, et jusqu'au 19 octobre 2004, se tiennent à Bobigny les quatrièmes rencontres du cinéma citoyen Résonances.

Prenant cet intitulé à la lettre, nous avons voulu, ce soir, faire résonner deux époques et deux formes d'engagement, en accueillant trois cinéastes très ancrés dans le réel, et attachés à donner la parole à la classe ouvrière Bruno Muel, Sabrina Malek et Arnaud Soulier.

L'invité d'honneur de cette quatrième édition de Résonances est Bruno Muel. On projette, justement, plusieurs de ses réalisations mais aussi deux films sur lesquels il a été opérateur de prises de vue, Les trois cousins, réalisé par René Vautier, mais aussi Algérie anne zéro, de Marceline Loridan, un film de 1962. Bruno Muel qui a beaucoup parcouru le monde, du Chili à l'Angola, en passant par le Kurdistan, écrit dans un livre publié chez Maurice Nadeau en 1979, Le baume du tigre, qu'il est difficile de filmer la classe ouvrière, en France sous De Gaulle et Pompidou, matière principale pourtant du plus grand nombre de ses films. On pense, en particulier, à ce documentaire relatant l'intervention de la police, le 11 juin 1968, dans les usines Peugeot, à Sochaux.

Arnaud Soulier est né, après Mai 68, dans un autre monde que celui connu par Bruno Muel. Il a tenu la caméra pour le film Un monde moderne co-réalisé avec Sabrina Malek qui après un DEA en anthropologie à l'EHESS a réalisé, notamment, un documentaire sur René Vautier.

Un monde moderne interroge le glissement de la gestion de la main d'œuvre aux Chantiers de l'Atlantique où la part faites aux intérimaires étrangers travaillant pour des sous-traitants est de plus en plus grande. Sujet du film, résultat d'une résidence à Saint-Nazaire pour Arnaud Soulier et Sabrina Malek, les deux cinéastes ont passé du temps à appréhender la ville pour mieux saisir la situation des chantiers au moment de l'accident de la passerelle du Queen Mary II.

Hommage à Jacques Derrida [3/3]

Après deux soirées, lundi et mercredi, entre 21h00 et 22h00, Arnaud Laporte et son équipe poursuivent, ce soir, l'hommage au philosophe Jacques Derrida. Après la rediffusion, hier, d'une table ronde imaginée par Sylvain Bourmeau dans La suite dans les idées, le 28 mars 2000, une rencontre entre Jacques Derrida, Germaine Tillon et Hélène Cixous, Arnaud Laporte vous propose de réécouter une partie de l'émission Radio Libre du 04 janvier 2003 enregistrée, en présence de Jacques Derrida, à l'occasion des 2ème rencontres philosophiques de France Culture présidées par Paul Ricoeur les 4 et 5 décembre 2002 à la Maison de L'amérique Latine.

Estuaire 892
22 septembre 2004

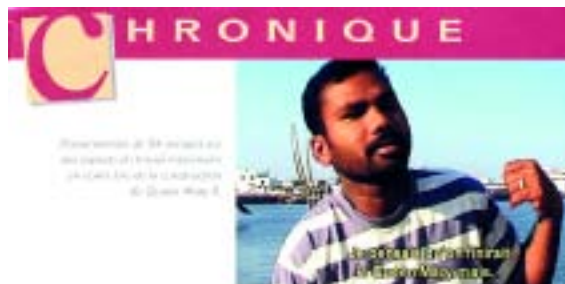


Le Centre de culture populaire propose au mois "Cinéma jeunesse" à Châtou.

Le "Roulette du diable", "C'est et mon papa", "Un monde moderne". Trois documentaires conçus à Saint-Nazaire sur Saint-Nazaire. Trois petits chef-d'œuvres, qui seront projetés, le mardi 28 septembre, à Châtou. Le premier qui soulève le problème de l'immigration a été réalisé par les salariés des Chantiers de l'Adriatique, le second par des emplois-jeunes de la mairie qui ont filmé pendant deux ans le travail d'une de leurs homologues, Delphine Rizki, socio-esthéticienne au CCAS (voir page 104). Quant au troisième, Arnaud Soulier et Sabrina Malek, cinéastes, sont allés à la rencontre de salariés des Chantiers, intérimaires et sous-traitants, qui nous racontent comment ils vivent cette précarité organisée. A l'issue de la projection, des échanges avec les réalisateurs seront possibles.

Gratuit
Mardi 28 septembre, dès 18h
Réservations : 02 40 33 50 64

Estuaire 897
27 octobre 2004



Documentaire Un monde moderne

Arnaud Soulier et Sabrina Malek ont pris le contre-pied d'un grand engagement. Actif militant, Coenens pour René Vautier dont ils ont écrit le scénario dans l'un de leurs documentaires précédents ("René Vautier, cinéaste franco-italien"). Là, il s'agit de parler de la construction du Queen Mary II depuis le banc des ouvriers : l'organisation du travail, l'émigration massive d'intérimaires étrangers travaillant pour des entreprises sous-traitantes des Chantiers de l'Atlantique... Un choc, résumé par les documentaristes qui ne cherchent pas à substituer leur travail à

**ARNAUD SOULIER
ET SABRINA MALEK**



Ce travail a été mené dans le cadre d'une résidence de cinéastes mise en place par le Centre de culture populaire. Les documentaristes ont également accompagné divers groupes de salariés dans des réalisations documentaires.

On connaissait "Les temps modernes" de Chaplin. Voici "Le monde moderne" de Sabrina Malek et Arnaud Soulier.

celui des journalistes. D'acte est bien ici militant. La parole est donnée aux ouvriers, aux syndicalistes, aux intérimaires... Le point de vue est intéressant, mais le scénario manque quelque peu de précision. Accusé d'actualité économique de la navale, notamment les mouvements des salariés italiens et roumains, la question italienne poserait mieux qu'un autre à comprendre les tenants et aboutissants de ces luttes. Mais, l'essai est de constater que toute de côté et de mis en perspective, on approche le problème tout en demeurant en Italie. Pour autant, le sentiment général de précarité est bien rendu. Et l'on ressent bien la rouille-compresseur de la mondialisation, l'atomisation des salariés, l'exemple aussi toute la mesure de la difficile tâche de décriptage du code du travail par les syndicalistes pour dénoncer les montages de contrats corrélatifs.

Location au Centre de culture populaire (16, rue Jacques-Jullien). Réservations : 02 40 33 50 64.

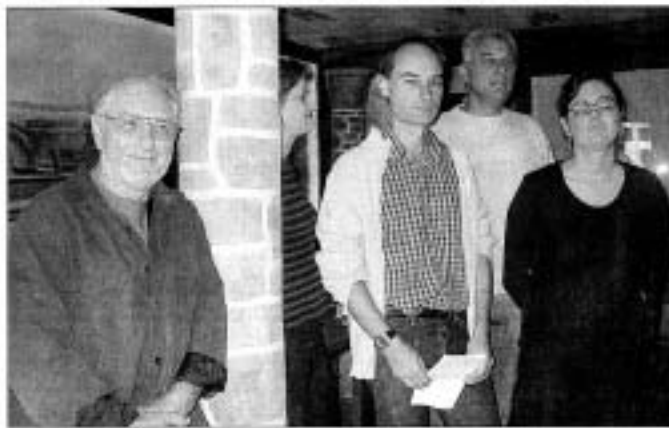
Projection gratuite de trois documentaires, à Cinéville, mardi 26

Les salariés se font tout un cinéma

Quand des salariés lambda décident de passer derrière la caméra au lieu de subir les images que l'on veut bien faire voir, le résultat promet d'être plus vrai que nature. Employés des Chantiers de l'Atlantique ou socio-esthéticienne, ils ont voulu montrer leur réalité du monde du travail. Dans le cadre de « Résidence des cinéastes », trois documentaires ont ainsi vu le jour : projections gratuites le 26 septembre.

« Résidence des cinéastes » : le projet est né en 2000, sous l'impulsion du Centre de culture populaire (CCP) et du Comité des œuvres sociales de la mairie de Saint-Nazaire (COS). Les cinéastes en question, ce sont Sabrina Malek et Arnaud Soulier. Leur mission : réaliser des documentaires, en partenariat avec des comités d'entreprise. Lors du soir d'une minute faite avant les métrages de la soirée, il s'agit au contraire de donner la parole aux employés. Et ces derniers ne se sont pas fait prier. Le club audiovisuel des Chantiers de l'Atlantique a ainsi travaillé avec les deux cinéastes parisiens. De cette collaboration est né « La poussière du diable », témoignage bouleversant des victimes de l'amiante, un mal si banal à la fois et si dangereux.

« Ceci est mon corps » est le second documentaire programmé le mardi 26 à Cinéville. Carte blanche est donnée aux employés eux-mêmes de donner la parole... aux employés jeunes ou âgés. Ainsi Delphine Rabu est elle-même devenue la dernière une cinéaste dans cette soirée tout-journaux. La jeune femme est socio-esthéticienne : elle lit les in-



Équipe des réalisateurs des films documentaires et Luc Lehen, président du Centre de culture populaire.

terdités en situation d'exclusion sociale à se réapproprier leur corps, à le comprendre et à l'assumer. Un documentaire d'une grande densité, brochant sur l'interpellation et l'interrogation. Brochant, piochant, piochant et les mots sont peu à peu sortis des femmes à se réconcilier avec leur enveloppe. Un peu de rose pour avoir bonne mine, un peu d'anti-cernes pour cacher la fatigue. « Un petit peu avant de partir ? » demande doucement Delphine. Le cercle s'élargit : lorsque la permisette et la poudre deviennent une affaire courante, comment s'en débarrasser ? Ces femmes sont-elles

condamnées à rentrer dans les normes pour être intégrées au corps social ? « Un monde moderne », écrit-il sur, plonge le spectateur au cœur de la précarité professionnelle. Réalisé par Arnaud Soulier et Sabrina Malek, le documentaire a pour décor les Chantiers de l'Atlantique, à l'époque où le chantier du Queen Mary 2. Les salariés évoquent la nouveauté, l'intérim et les contacts à durée limitée, les conséquences de cette nouvelle organisation sur leur travail.

De l'écart géant subsistent la stabilité et l'humanité de ces réalisateurs

et acteurs amateurs. Trois fragments de vie à découvrir.

Nolwenn PARFIDE

■ **Pratique.** Mardi 26 septembre, séance publique gratuite à Cinéville, 18 h : « La poussière du diable » (31 min) ; 19 h 40 : « Ceci est mon corps » (33 min) ; 20 h 30 : « Un monde moderne » (1 h 24). Échanges avec les réalisateurs à l'issue des séances. Grâce à 20 h, possibilités possibles de sandwiches et boissons pour 3 €. Renseignements au CCP : 06 02 40 53 50 04.

Le 28 septembre à Cinéville Trois films, trois histoires

Le centre de culture populaire, les comités d'entreprises des ateliers de Montoir et des Chantiers de l'Atlantique, le comité des œuvres sociales de la mairie de Saint-Nazaire présentent, le mardi 28 septembre à Cinéville (1), trois films réalisés dans le cadre de la résidence des cinéastes Arnaud Soulier et Sabrina Malek (lire notre précédente édition).

La poussière du diable (18 h). Ce film documentaire de 31 minutes, réalisé par les salariés des Chantiers de l'Atlantique, est un témoignage des personnes touchées par l'amiante.

Ceci est mon corps (18 h 40). Delphine Rabu, socio-esthéticienne au CCAS de Saint-Nazaire, invite, par un réapprentissage du soin de soi, à questionner les symptômes corporels de l'exclusion, à faire face au regard de l'autre pour « habiter » son propre corps au sein du corps social.

Un monde moderne (20 h 30). Depuis quelques années, les Chantiers de l'Atlantique ont



Les principaux « acteurs » de cette soirée attendent un nombreux public.

mis en place une nouvelle organisation du travail afin de baisser les coûts de production. Le principe est de faire massivement appel à la sous-

traitance et l'intérim. Parallèlement à la construction du plus grand paquebot du monde, le *Queen Mary 2*, les salariés des Chantiers

racontent comment ils ont vécu ces moments. Renseignements au 02 40 53 50 04. (1) Entrée libre.

Ouest France
25 septembre 2004

Echo Presqu'île
24 septembre 2004

P. O.
22 septembre 2004

Regards sur la vie des gens, une initiative du Centre de Culture Populaire

Trois films ont été réalisés, l'un par des ouvriers des Chantiers, l'autre par les emplois jeunes de la mairie ou du CCP et le dernier par deux documentaristes professionnels. Ils posent un regard authentique sur des situations sociales du quotidien nazairien.

Mardi 28 septembre à Cinéville aura lieu une séance cinématographique peu ordinaire avec la projection de trois films amateurs en prise directe sur la vie nazairienne. Cette initiative présentée par le Centre de Culture Populaire met en évidence trois sujets : les victimes de l'amiante, l'insertion sociale et la modernité industrielle. Ces thèmes ont été réalisés par ceux qui sont impliqués dans ces sphères de préoccupations ou d'activités. Les gens se sont pris en charge pour nommer leurs problèmes plutôt que

Séances gratuites et débat après les films avec les auteurs

de confier le sujet à des professionnels de la pellicule. C'est tout l'intérêt de cette expérience qui traduit des vérités sans artifice sous forme de documentaires. Ces films n'ont pas la perfection cinématographique des magazines auxquels on est habitué, mais en revanche, une franchise fraîcheur qui traduit avec simplicité le quotidien.

Beaucoup d'investissement personnel
Quoi qu'il en soit, ces images ont été tournées avec beaucoup d'investis-

sement personnel. Chacun s'y révèle avec une spontanéité qui ne fut évidente pour personne, aussi bien pour ceux qui ont filmé et monté les sujets que pour ceux qui en ont été les acteurs.

Cela donne de la force aux sujets et les projette dans l'album du regard sur la vie. On visionnera sans doute dans plusieurs années ces tournages comme on consulte des archives sur une époque et ses gens qui équivalent la vie du moment.

Au générique du 28 septembre
Poissière du diable évoque le drame de l'amiante dont souffrent de nombreux salariés de la Navale. Réalisé par Pierre Geoffroy, lui-même ancien des Chantiers, il révèle les témoignages des gens de la Navale qui ont travaillé sans relâche et qui un jour se sont retrouvés piégés par ce qui est appelé la poissière du diable. Ce documentaire de 31 minutes est fait de témoignages saisissants. C'est un film aujourd'hui souvent demandé par les associations. **(Projection à 18 heures).**

Ceci est mon Corps (33 minutes) réalisées par Samuel Bausson, Gaël Burgalet Sandrine Floché, établit un rapport entre l'insertion et l'esthétique. Ce sujet met en action Delphine



Les réalisateurs et Jean-Luc Lejeune, président du CCP

Rabu, socio-esthéticienne du CCAS (lire ci-dessous) qui invite par un réapprentissage du soin de soi, à questionner les symptômes corporels de l'exclusion, à faire face au regard de l'autre, pour habiter son propre corps au sein du corps social.

Partie des emplois jeunes de la mairie, cette initiative filme des groupes de femmes de milieux modestes et des jeunes en cours d'insertion. **(Projection à 18 h 00).**

Un monde moderne réalisé par Arnaud Soulier et Sabrina Milek (documentaristes professionnels), se penche sur la nouvelle organisation du travail aux Chantiers, dont le but est de faire baisser les coûts de production. Ce documentaire d'1 h 24

met en parallèle le défi du siècle qui a été la construction du plus grand paquebot du monde, le QM2 et en perspectives les conséquences de cette réorganisation sur le monde du travail, que cela traduise au niveau individuel ou collectif. Quels bouleversements ont engendré ces changements sur les rapports au travail ? **(Projection à 20 h 30).**

On est donc en pleine sociologie contemporaine avec ces trois thèmes sur lesquels un regard qui ne juge pas est posé. À l'issue des projections, le public pourra discuter avec les réalisateurs dans le cadre d'un débat.

L.A.
Mardi 28 à Cinéville, Granat.

Delphine Rabu, socio-esthéticienne : se sentir mieux en s'occupant de soi

Delphine Rabu, socio-esthéticienne au CCAS, est au cœur du documentaire *Ceci est mon corps* qui sera projeté le mardi 28 septembre à Cinéville. Un métier encore peu développé dans le secteur social et qui permet de valoriser les personnes les plus en difficulté à travers leur image.

« À quel ça sert de s'occuper de son corps presque l'air sa moussé ? Hé bien c'est un sans-abris lancé cette réflexion à Delphine Rabu, socio-esthéticienne au CCAS. Loin de l'esthéticienne classique, elle souhaite « être quelque chose de plus profond ». Pour elle « le corps c'est ce que l'on a de plus précieux » et elle a choisi d'aider les personnes en grande détresse à se valoriser par leur image.

Tout nouveau dans le social
Deux ans de psycho, un CAP d'esthétique puis une formation de socio-esthéticienne à Tours. Delphine Rabu

n'a pas choisi cette voie pour travailler dans les salons : « J'ai toujours été intéressée par les publics en difficulté ». Une approche de la dermatologie et de la psychiatrie lui a permis d'appréhender la manière de « travailler autour des corps pour les personnes fragiles psychiquement ». Les socio-esthéticiennes sont surtout présentes à l'hôpital mais le métier commence tout juste à se développer dans le social. « Quand j'ai commencé il y a cinq ans j'ai été un peu déstabilisée. Ça amène à réfléchir ».

Huiles essentielles, plantes...
« On ne fait pas du relooking. Je suis juste une accompagnatrice pour permettre aux gens de souligner leur personnalité, explique Delphine Rabu. Je travaille sur le corps, sur l'éveil des sens. C'est un travail hédoniste ». La moitié d'hommes et l'autre de femmes. En séance individuelle ou en atelier, elle travaille avec des personnes désocialisées ou en grande détresse pour minimum quatre séances et jusqu'à un an de suivi. Des huiles essentielles, des plantes, des fruits ou des légumes. Delphine Rabu les utilise pour fabriquer des sham-



Delphine Rabu est socio-esthéticienne depuis cinq ans au CCAS. Un métier qui permet de valoriser les personnes les plus en difficulté à travers leur image.

poings, des lotions ou des crèmes. Le maquillage n'est aussi une place essentielle dans le travail avec les femmes.

Éveiller les sens
Dans les associations comme la Fraternelle, les Équipes Saint-Vincent ou

Trait d'union, elle « essaye de donner envie aux personnes de prendre soin d'elles ». Mère affective et sexuelle pour beaucoup : « Certains ne peuvent pas être touchés ou même se regarder. Je peux par exemple juste couper la pointe des cheveux et mettre un peu d'huile essentielle. J'essaie d'éveiller les sens en leur faisant toucher des textures ou des tissus ». Quand elle reçoit au CCAS, ce sont des mères de familles qui prennent « une heure avec madame Rabu pour s'occuper d'elles » ou des personnes en recherche d'emploi.

Un travail sur soi
« Certains disent qu'ils se trouvent vraiment moches et corés ». « Des femmes viennent en me demandant : "Faites de moi une belle femme" ». Régler ses soucis par l'apparence : « Le maquillage permet de fuir le visage quand on a des problèmes pour s'accepter. Si les personnes viennent c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas ». Écouter les personnes fait aussi partie du métier. « Travailler sur le corps oblige les personnes à se pencher sur leur identité ».

Nelly Houllé

LA PRESSE

Fragil - Culture, société, initiatives citoyennes

www.fragil.org

Un Monde Moderne

Les Chantiers de l'Atlantique, un chantier social...

Le Queen Mary II, géant des mers construit aux Chantiers de l'Atlantique, a fait travailler des milliers d'individus. Le film « Un Monde Moderne », projeté au Cinématographe, analyse le monde du travail dans son organisation et dans sa précarité aux Chantiers, chez les sous-traitants, dans les boîtes d'intérim.

Génèse du film

Le Centre de Culture Populaire (CCP) de Saint-Nazaire avait un projet socioculturel qui consistait à la réalisation par des salariés de documentaires à l'aide de professionnels encadrants. Les salariés originaires du comité d'entreprise des Chantiers de l'Atlantique et du Comités des œuvres Sociales (COS), devaient à la base travailler avec le réalisateur René Vautier. Ce dernier ayant dû refuser poliment l'invitation pour des raisons de santé, le CCP a fait appel à Sabrina Malek et Arnaud Soulier qui ont par ailleurs toujours travaillé ensemble. Ils acceptent rapidement, séduits depuis longtemps par le monde ouvrier. Accueillis en résidence pour un an, ils accompagnent les projets documentaires et interviennent entre autre au Lycée Aristide Briand. Parallèlement, le CCP les sollicite pour l'écriture d'un projet personnel. C'est donc en 2002 qu'ont lieu les premières réflexions sur le film.

Le travail

Le choix pour leur thème est rapide : le travail. Pourquoi ? Tout d'abord, c'est un sujet qu'ils affectionnent particulièrement pour les enjeux politiques, sociaux et également cinématographiques que cela confère. Mais c'est certainement Saint-Nazaire qui a joué un rôle majeur. En effet, cette ville est très marquée par son caractère ouvrier. L'acteur et la cause de ces traits profonds viennent bien entendu essentiellement des chantiers navals, les Chantiers de l'Atlantique.

Du projet...

L'écriture du projet avance et le travail ne manque pas sur Saint-Nazaire. Le Queen Mary II, géant des géants est en pleine construction aux Chantiers de l'Atlantique et fait travailler des milliers d'individus. D'où l'intérêt supplémentaire des deux réalisateurs qui veulent faire un film différent de ceux de leurs prédécesseurs, c'est à dire ne pas filmer la lutte contre le licenciement, la délocalisation, le manque d'emploi en soit ; mais plutôt s'intéresser au monde du travail dans son organisation et dans sa précarité : un job mais à quel prix ?

...à l'entrée des caméras

Le projet bouclé, Arnaud Soulier et Sabrina Malek s'attachent au tournage proprement dit en mars 2003. Ils se rendent vite compte que la situation a évolué, l'emploi commence à manquer, les Contrats à Durée Déterminée ou les Contrats à Durée Indéterminée Chantiers (CDIC : contrat propre aux Chantiers de l'Atlantique) s'achèvent et ne sont pas renouvelés. Et pour compte, le Queen Mary II arrive en fin de construction, ce dernier quittant définitivement le port de Saint-Nazaire le 22 décembre 2003. Le cahier de commandes ne s'est pas rempli, les projets de paquebots se faisant de plus en plus rare, la perte de travail est donc assez considérable.

Un fait marquant

C'est pendant leur séjour à Saint-Nazaire que se passent les conflits importants avec les travailleurs immigrés. Les deux réalisateurs ont donc la volonté de relater ces événements car ce sont des luttes légitimes et défendables mais également parce qu'ils sont la conséquence de la nouvelle organisation du travail, de la remodelisation sur laquelle Arnaud Soulier et Sabrina Malek travaillent. Leur film va donc se porter petit à petit essentiellement sur ces faits et autour de la construction du Queen Mary II qui n'était pas prévue à l'origine.

Une nouvelle organisation du travail...

LA PRESSE

La rencontre que nous propose le film avec salariés indiens, roumains ou encore avec les délégués syndicaux français, nous permet de mieux comprendre comment fonctionne une entreprise qui cherche à diminuer au maximum ses coûts de production afin de s'inscrire dans un marché concurrencé et de dégager la marge de bénéfices la plus importante possible. Cette remodelisation passe par un appel massif à des entreprises sous traitantes et à des « boîtes » d'intérim. C'est près de 800 boîtes sous traitantes qui étaient en contrat avec les Chantiers de l'Atlantique lors de la construction du Queen Mary II, permettant ainsi de disposer d'un très grand nombre de salariés payés au plus bas prix. D'où une volonté vicieuse d'utiliser les possibilités plus ou moins offertes du travail précaire.

...qui amène une désolidarisation

Outre le travail précaire, un deuxième phénomène s'opère suite à cette remodelisation, la désolidarisation entre salariés. Ces huit cents sociétés ont toutes un statut différent pour leurs ouvriers, chacun est devenu un cas particulier. Cela forme une véritable désorganisation qui permet à la direction de se tenir à l'écart de grandes menaces de mobilisations sociales. Ce phénomène s'appelle aussi l'atomisation puisque toute notion de collectif est brisée. Le film nous montre bien que dans le cas des Indiens ou des Roumains, le fait d'être émigrés d'un même pays solidifie largement les liens et nous pouvons parler de véritable collectif. C'est pourquoi leurs revendications seront entendues et aboutiront même ; en allant toutefois jusqu'à tenter un procès (en ce qui concerne les Roumains).

Ce n'est malheureusement qu'un exemple

Sabrina Malek et Arnaud Soulier ont voulu montrer à travers ce documentaire, un phénomène qui se globalise. Les exemples de délocalisations sont nombreux et le travail précaire se généralise et plus grave encore se normalise. C'est un enjeu social important qui amène beaucoup d'interrogations quant à notre vie et notre avenir au sein d'une société de plus en plus libérale. Dernièrement, le PDG des Chantiers de l'Atlantique a indiqué lors d'un discours que les coûts de production devaient encore diminuer de 15%. Les Roumains ont été remplacés par des Polonais et une partie du travail a déjà été délocalisé : à quand la transformation en musée des chantiers navals de Saint-Nazaire ?

Un monde moderne a vu s'attribuer le Prix du Film Long lors de la dernière édition du festival « Les écrans documentaires » en 2004.

Fabien Leduc

Retour vers Les Écrans

À la découverte de 115 films

Chaque année, de nouveaux festivals se créent pour promouvoir le genre documentaire. Des regards d'hier ou d'aujourd'hui venant des quatre coins du monde y sont proposés.

Des séminaires et débats sont organisés pour analyser la diversité des formes et des pratiques. Au cours de ces manifestations c'est toute une « gymnastique de l'hospitalité »(1) qui se met en place, une fois l'an.

Il y a deux mois les Écrans documentaires d'Arcueil, dans la banlieue sud de Paris, invitaient à découvrir 115 films. Profitons de ce recul pour pointer les enseignements de ces rencontres entre organisateurs, spectateurs et réalisateurs de films sélectionnés.

Les émotions sont si fortes...

Jeannine Poussy spectatrice assidue des Écrans proclame : « Je suis là pour être assaillie d'émotions, mais cette fois elles sont si fortes que je dois espacer les projections ! ». Annick Barbe, enseignante à la retraite, authentique « accro des Écrans », raconte : « Dans les années 80 avec un petit groupe de collègues nous nous sommes battus pour faire connaître le cinéma documentaire, à l'époque c'était très difficile, mais maintenant que le monde va mal ça devient plus simple... J'ai moi-même un projet de film en tête, ces différentes visions donnent l'occasion de se ressourcer. »



Jean Rouch et Damouré Zika © Fonds Jean Rouch

Des films difficiles ?

« Nous avons reçu 700 propositions spontanées de films. Le comité de sélection, connaît parfaitement nos critères : nous recherchons des œuvres traversées par des doutes créateurs, des films ayant mis en place des dispositifs narratifs aptes à faire ressentir » précise Didier Husson, délégué général des Écrans depuis 10 ans.

Pour cette 18^e édition d'un festival à la réputation bien installée, le public n'était pourtant pas aussi nombreux que l'aurait souhaité les organisateurs : « On a assisté à une fréquentation en zigzag. Nos films sont-ils si difficiles à approcher ? » se demande Didier Husson et de poursuivre,

« le documentaire souffre encore d'une image négative, des quiproquos persistent. Cette année, nous avons enregistré environ 3 000 spectateurs, le même chiffre qu'en 2003. »

Bien que soutenus par le Conseil Régional, le Conseil Général, la DRAC et la ville de Gentilly, Les Écrans 2004 ont fonctionné avec un budget réduit, entraînant la diminution de l'équipe permanente et l'appel à de nombreux bénévoles. Il est vrai que peu de festivals de ce type – exception faite du Cinéma du réel – bénéficient d'un financement pérenne.

Jean Rouch, un révélateur

Pourtant, les spectateurs avaient l'embarras du choix : un parcours en 10 étapes permettait par exemple d'approcher l'œuvre multiforme de Jean Rouch. « Comment résister aux câlins d'un bébé hippopotame lorsque l'on est chasseur ? » se demande une spectatrice après avoir vu *Bataille sur le grand fleuve*. Une autre reste médusée devant l'imprévisible Jean Rouch offrant le regard d'un noir enquêtant sur les blancs, à deux pas du Musée de l'Homme... (extrait présenté dans le film de Philo Bregstein *Jean Rouch et sa caméra au cœur de l'Afrique*). Les festivaliers ont pu découvrir aussi des films rares comme *Folie ordinaire d'une fille de Cham*, adaptation d'un texte théâtral

(1) Expression empruntée à Jean-Pierre Rehm, délégué général du Festival International du Documentaire (Marseille).



Rouch en pays dogon avec Gindo, Bambara, preneur de son et chauffeur et Diamgouno, Dogon, informateur de Jean Rouch et Germaine Dieterlen. © Fonds Jean Rouch

filmé en temps réel. Un vrai pari cinématographique. Outre la programmation, les débats ont retenu le public jusqu'à l'heure du dernier RER. « Jean Rouch nous a révélés à nous-même, proclame Inoussa Ousseini, cinéaste nigérien, il a enregistré notre parole, il nous a incités à dire au monde la richesse de notre culture. En filmant des scènes de sorcellerie il a préservé notre patrimoine dans ses formes authentiques ; sans les films de Rouch nous n'aurions plus trace de ces rites disparus... Il nous a aussi donné envie de nous interroger à travers le cinéma. »

« Rouch faisait avant tout des films pour donner à d'autres l'envie de faire d'autres films... » confirme Philippe Lourdou, cinéaste anthropologue, enseignant à Nanterre, soulignant le rôle précurseur de son aîné dans l'entrée du cinéma à l'université. Point d'échanges en revanche après la projection d'*Edvard Munch* de Peter Watkins. Voir en avant-première cette œuvre

constituait déjà un privilège (2). « Edvard Munch, le premier et seul vrai film d'art contemporain », (ainsi qualifié par l'écrivain Jordi Vidal) est sorti de l'oubli grâce à l'obstination conjointe de la coopérative co-errances, de l'Acrif (Association des cinémas de recherche en Ile-de-France) et des organisateurs des Ecrans. Assurer la visibilité des œuvres « indéfendables du point de vue du marché » est l'un des objectifs de ce groupe : « ce film décisif, il fallait que le public puisse le voir, nous nous sommes battus pour sa sortie en salle » souligne Christopher Yggdre, délégué général de co-errances.

De réels échanges avec le public

L'intérêt des festivals est aussi de réunir cinéastes reconnus et méconnus. Les films de ces derniers étaient classés soit en fonction de leur durée (plus ou moins 40 minutes), soit en tenant compte des

conditions de leur production. Le premier film de Frédérique Batt *Le Vent dans la boîte aux lettres* a été sélectionné sous le sigle « Confrontations » : « J'ai dû apprivoiser mon personnage, le sortir de sa solitude, au début on se cognait, mais petit à petit une connivence est née et il a fini par se dévoiler » confie la réalisatrice. Privé de ces indices le spectateur n'aurait pu soupçonner les résistances à la caméra de ce personnage aveugle dont la spontanéité paraît, au final, absolue : « Le public de ce festival me renvoie le meilleur de mon film, il reçoit ce que j'ai eu envie de donner, précise la réalisatrice, un professionnel "examinerait", prendrait de la distance... ». Même constat pour Yann Sinic réalisateur de *N'ayons peur de rien* : « Les professionnels viennent me voir pour me faire des compliments sur l'écriture, ce n'est pas ce que j'ai envie d'entendre. Les "retours" qui m'ont été utiles venaient du public, rarement des pros. Dans ce festival, j'ai apprécié la qualité exceptionnelle de la programmation, mais surtout j'ai fait la connaissance d'autres réalisateurs, c'est très réconfortant de pouvoir sortir de son isolement, de discuter des questions qui nous préoccupent ; on s'encourage mutuellement, on ne se sent plus seul avec ses désirs. »

Des propositions qui font réagir

« *Loisada, avenue C*, l'écrivain-cinéaste Perec aurait sans doute aimé ce documentaire... » anticipait *Manéci*, le journal quotidien du festival... Maeva Aubert, la réalisatrice, présentait son *Premier geste* auto-produit. Elle a apprécié l'éloge car : « Ce film fait avec des bouts de ficelles repose essentiellement sur ma ténacité et celle des techniciens qui m'ont aidée. »

« Nous recevons une majorité de films auto-produits dans la section *Premier geste* précise Nina Lopez, responsable de la communication aux Écrans, mais un nombre important de films courts et même longs se font avec très peu d'aides extérieures. »

Depuis son poste d'observation privilégié, comment Didier Husson perçoit-il cette situation ?

« Pour qu'un projet puisse voir le jour, différentes instances (municipalités, syndicats...) sont aujourd'hui impliquées mais les sommes apportées sont minimes, le



Le Dama d'Ambara : enchanter la mort, de Jean Rouch, 1974

(2) Plusieurs films de Peter Watkins sont édités en DVD par co-errances.



Un monde moderne de Sabrina Malek et Arnaud Soulier, 2004 © Écrans documentaires 2004

spectateur peut être trompé en voyant défiler de copieux génériques... Par la force des choses nous serons obligés de privilégier les auto-productions lors de la prochaine édition des Écrans. Cela dit, nous avons eu du mal, cette année à évaluer équitablement les films reçus en *Premier geste* puisque nous y accueillons aussi bien les auto-productions que les films d'écoles, or les temps de maturation diffèrent considérablement d'un film à l'autre. Parmi les 200 films reçus sous cette rubrique, seule une minorité (25 films) arrive avec des propositions qui nous font réagir. Il faut reconnaître que certains réalisateurs ont tendance à croire que le bon sujet ou le bon personnage suffit à faire un film, d'autres se contentent de défendre une bonne cause. Comme les documentaires auto-produits ont peu de chance d'être diffusés à la télévision, c'est paradoxalement l'autocensure qui s'installe dans l'espoir d'élargir la visibilité. Cette posture retire malheureusement toute audace.»

L'audace caractérisait pourtant les films primés de l'édition 2004. Parmi ceux-ci, *Un monde moderne* de Sabrina Malek et Arnaud Soulier (3) et *N'ayons peur de rien* de Yann Sinic et Nathalie Combe (4).

Dans le premier, les salariés des chantiers navals de l'Atlantique à St-Nazaire expliquent comment leur employeur qui recourt à la sous-traitance en cascades, rend leur emploi extrêmement précaire. En outre, plusieurs dépôts de bilans organisés ont contraint la main d'œuvre étrangère des chantiers à retourner au pays, les salaires n'étant plus payés : « Nous montrons ce qui change dans le monde du travail, comment l'illégal va devenir légal. Un monde comme celui-là en voulons-nous ? C'est la question posée au spectateur » indiquent les réalisateurs.

« Nous n'avons pas obtenu l'autorisation d'aller filmer les ouvriers, leur activité est seulement évoquée puisque le bateau est vu de loin à travers les grilles du chantier, c'est assez symbolique de l'espace où le documentaire est cantonné dès qu'il veut concrètement filmer le travail. Certaines relations privilégiées apparaissent entre les personnes filmées et nous, mais les salariés sont avant tout des personnes, nous avons fait le choix de ne pas construire de personnages au sens dramaturgique du terme, cela a gêné quelques spectateurs qui n'y retrouvaient pas leurs habitudes. En revanche, un grand nombre ont apprécié ce positionnement ; grâce au débat, on avance toujours un peu plus après chaque film !

Le prix a été une belle surprise, une forme de reconnaissance : on doute et les gens disent : on a aimé ! On a su travailler dans le sens souhaité : transposer des intentions en images. »

Des partenariats difficiles

N'ayons peur de rien est l'histoire d'un père qui tente d'expliquer la vie à son fils qui vient de naître.

Dans cet *essai métaphysique* les auteurs nous incitent à percevoir la vulnérabilité humaine : l'homme est confronté à des instabilités qui sont autant d'expériences incitant à prendre des risques. La richesse stylistique est si prégnante que le spectateur est invité à apprécier d'un œil neuf chaque arrivée de plan, à se laisser surprendre par la musique des pieds d'un enfant inaugurant ses premiers pas dans la vie...

« Pour l'attribution des prix il y a un consensus entre les membres du jury : les films de qualité sont favorisés à condition qu'ils soient vraiment accessibles. Depuis quelques années on voudrait que ces films circulent dans les salles mais les partenariats s'avèrent difficiles. » conclut Didier Husson. L'ensemble des films récompensés trouveront-ils un espace de diffusion hors des festivals de documentaires ? Dans le cadre du rendez-vous « Jeune création » du Forum des Images quelques réalisations sélectionnées aux Écrans pourront être vues le 13 mai (5).

D.B.



N'ayons peur de rien de Yann Sinic et Nathalie Combe © Écrans documentaires 2004

(3) (2004 / 1 h 24 / France) - Pour voir le film contacter VLR Productions 11, avenue Simon Bolivar 75019 Paris. Prix du Film Long, ex-aequo avec *Dieu joue du sax, le diable du violon* - A. Gulea (2004 - 43' Roumanie/Allemagne)

(4) (2004/29/France) Section Films Courts. Prix ZEUXIS (nom de la revue cinématographique qui l'a décerné). Pour voir le film contacter pharos.video@wanadoo.fr

(5) Infos sur le site : lesécransdocumentaires.org